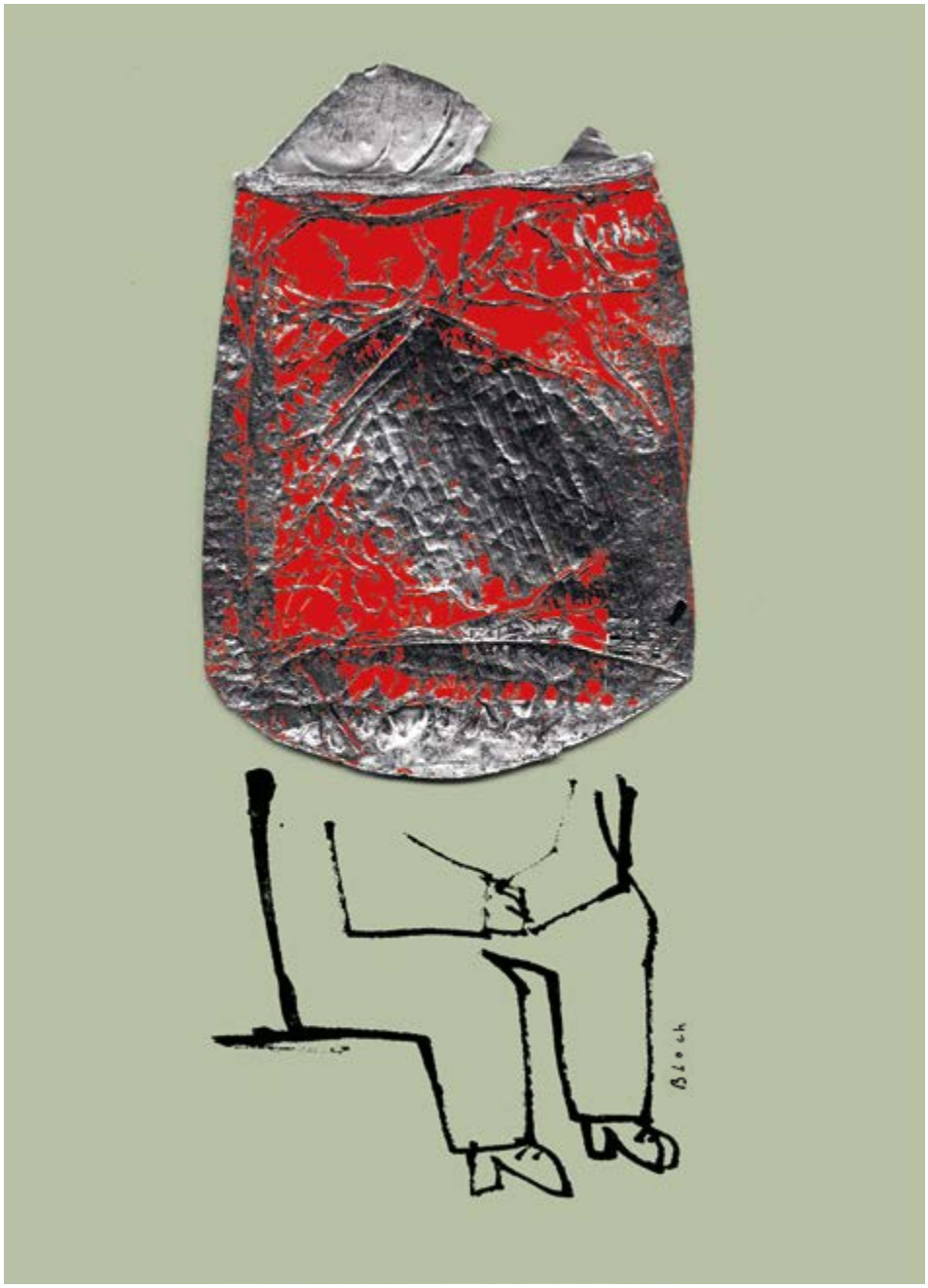
EXPOSITION

L’art conserve

carte blanche à Serge Bloch

du samedi 6 novembre
au dimanche 19 décembre 2021 au TNP



Théâtre National Populaire
direction Jean Bellorini
04 78 03 30 00
tnp-villeurbanne.com

contact presse TNP
Djamila Badache
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64
d.badache@tnp-villeurbanne.com

service de presse / press office
Nathalie Gasser
06 07 78 06 10
gasser.nathalie.presse@gmail.com

EXPOSITION

L’art conserve

carte blanche à Serge Bloch

du samedi 6 novembre au dimanche 19 décembre 2021

Grand théâtre, mezzanine
Petit théâtre, hall

entrée libre les après-midi et soirs de représentation

conception
Serge Bloch et **Mireille Vautier**
avec l’aide de
Léon Bloch
réalisation réalité augmentée
Arnaud Meneroud et **Samuel Bloch**

Après avoir dessiné les affiches du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis pendant six saisons, le célèbre auteur et illustrateur Serge Bloch poursuit sa collaboration avec Jean Bellorini au TNP. Depuis 2020, il imagine les formes et les couleurs des affiches des spectacles. Pour lui, faire une affiche, c’est « mettre une image dans la rue, dans le métro, dans la vie des gens. C’est ouvrir une fenêtre dans la ville et apporter de l’émotion, de la légèreté ou de la gravité dans l’espace public ».

Cette exposition est l’occasion de découvrir toute l’étendue de son travail, qui navigue entre illustrations pour enfants, dessins de presse, expositions personnelles ou travaux publicitaires. D’un dessin peint sur un mur pour une exposition à une affiche pour le théâtre, son plaisir est avant tout de parler aux gens, de partager émotions et humour. Car, pour le citer : « L’humour, l’ironie, ça rend libre. »

Adapte de la collecte, puis du collage où le trait se marie à la matière, Serge Bloch amasse beaucoup de choses : papiers, ustensiles et même boîtes de conserve. Entre ses mains, les objets du quotidien sont métamorphosés, et prennent vie avec légèreté et grâce. Durant plus d’un mois, ses œuvres composites habiteront plusieurs espaces du théâtre. Comme des petits personnages échappés de la scène, ils viennent accueillir le public dans les espaces où le spectacle n’a pas encore lieu. Car avant d’accéder au cœur du théâtre, c’est-à-dire dans la salle où vibrent les émotions, il y a toujours une multitude de sas à franchir, halls ou couloirs longs comme des artères. C’est ici que se tiendra le petit théâtre de Serge Bloch. C’est là que ses mille et un personnages joueront leurs scènes, faites de mots volés à Shakespeare, de traits improvisés, de silhouettes aux traits exagérés, de figurants aussi. Bienvenue à Serge Bloch et à sa joyeuse troupe !

Rendez-vous

Les jeudis du TNP
→ **visite commentée de l’exposition,** jeudis 18 novembre et 9 décembre à 18 h 30

« L'humour, l'ironie, ça rend libre. »

> « Par la grâce et l'ironie, le lourd devient léger et le léger ridiculement lourd. »
>
> **Vladimir Jankélévitch, *L'Ironie*.**

Pour Serge Bloch, le dessin est une manière de raconter des histoires sans trop se mettre en avant. Sa personnalité est bel et bien présente pourtant, diffractée dans une myriade de personnages et de silhouettes qui surgissent de manière aussi délicate qu'inattendue.
Au travail, Serge Bloch s'appuie sur la vie quotidienne et l'humour, les deux fonctionnant évidemment de pair. Son trait s'inspire tantôt d'une personne croisée dans la rue, tantôt d'une anecdote ou d'une discussion au bistrot… Une manière de suggérer, peut-être, que la réalité est toujours plus folle que la fiction.

> « Enfant, je dessinais. Tous les enfants dessinent. Ils dessinent pour le plaisir, pour exprimer une émotion, raconter une histoire. Ils sont totalement dans ce qu'ils font.
> Les enfants arrêtent quand ils sont déçus par le résultat. Ce n'est pas assez ressemblant. Alors ils déchirent leur dessin.
> Je ne me suis pas arrêté.
> Je me suis juste plus concentré sur ce que je racontais. J'essayais de faire bien mais je m'intéressais surtout à la narration. J'aimais raconter et je me décourageais moins que mes camarades si mon dessin n'était pas « beau » puisqu'il était porteur de sens.
> Et ça n'a pas changé.
> Pour moi comme pour les enfants, le dessin est une écriture. On veut raconter le monde, des mondes qui vont des blagues aux émotions. S'exprimer.
> Tous les jours, je dessine. C'est ce que j'aime le mieux faire et par chance, c'est aussi mon métier. Mon dessin, c'est prendre une plume et un petit pot d'encre. Une feuille de papier et regarder mon trait exister.
> Avec une plume et peu d'encre, on peut tout raconter.
> Le trait c'est le fil, le cœur de mon travail qui lui, est très varié. Je fais de la communication, des dessins pour les journaux ou pour l'édition.
> Je change plusieurs fois par jour de sujets.
> J'aime cette excitation, passer d'un univers enfantin à une campagne de publicité, d'un dessin de presse à une animation. D'un dessin peint sur un mur pour une exposition à une affiche pour le théâtre.
> À travers tous ces supports, mon plaisir avant tout est de parler aux gens, mettre de l'émotion et de l'humour. L'humour, l'ironie, ça rend libre.
> On peut dire des choses graves avec légèreté et le contraire. »
>
> **Serge Bloch**

« Je dessine des idées » – entretien avec Serge Bloch

Quand dessines-tu ?

Je dessine tout le temps, de 9 h 30 à 18 h 30. Mon dessin, c'est prendre une plume et un petit pot d'encre. Et une feuille de papier. Et regarder mon trait exister. Ce n'est pas l'outil qui est important. La plume, c'est l'outil le plus simple qui puisse exister. Avec elle, tu peux tout raconter. Le trait c'est le fil, le cœur de mon travail. Depuis des années, je ne fais plus aucun crayonné. Ça m'embarrasse donc quand je le fais, je le fais exprès très grossièrement. Parce que ce qui m'intéresse, c'est la spontanéité du trait. Après je peux refaire, je peux retoucher, je peux travailler avec les outils informatiques aussi. Aujourd'hui, on dispose d'une boîte à outils assez incroyable. On peut faire des originaux sans toucher à autre chose qu'à son stylet. On peut recomposer des dessins à partir de dessins qu'on a déjà faits. L'original c'est presque cela maintenant. C'est une vraie gymnastique, c'est amusant.

Les artistes n'ont-ils pas toujours travaillé comme cela, par collage, réemploi, variation de leurs thèmes ou motifs ?

Il y a encore un vrai fétichisme de l'œuvre originale, alors qu'aujourd'hui on a basculé dans le virtuel. Une image est beaucoup plus vue sous forme digitale que sous sa forme imprimée. Si tu fais un livre c'est différent, mais si on prend ce qui circule sur les réseaux… Dans notre vie de dessinateurs, l'ordinateur a été une révolution. Moi, je me demande toujours ce qu'aurait fait Saul Steinberg ? Comment aurait-il travaillé avec ces moyens-là ? Photoshop est génial, mais c'est un outil comme les autres outils. Le problème de l'ordinateur, c'est que cela te permet de tout corriger et ça, ça fait partie des choses auxquelles il faut résister. Je pense que c'est une certaine chance d'avoir appris à dessiner avant l'ordinateur. D'avoir dû être laborieux, dû apprendre à vivre avec l'accident et l'erreur. Parce que c'est cela dessiner. Ce qui m'amuse, c'est utiliser les outils pour ce qu'ils sont. Quand tu dessines avec le stylet, tu dessines avec les pixels, tu ne dessines plus avec le pigment. C'est le même discours avec le crayon et le pinceau. Si tu dessines avec le crayon tu as un trait particulier, c'est cela qui est important. Ton trait au crayon, ton trait au pinceau, ton trait au bambou… Après il y a les papiers qui vont réagir, qui vont fuser, qui vont boire, qui vont résister, qui vont accrocher… Ce rapport encre, papier et trait fait que je suis à l'aise en Asie. Quand je suis avec des dessinateurs asiatiques, je me sens en famille. Ils utilisent davantage le pinceau, et moi la plume. On a en commun le bambou.

Peut-on rapprocher ton travail de la calligraphie ?

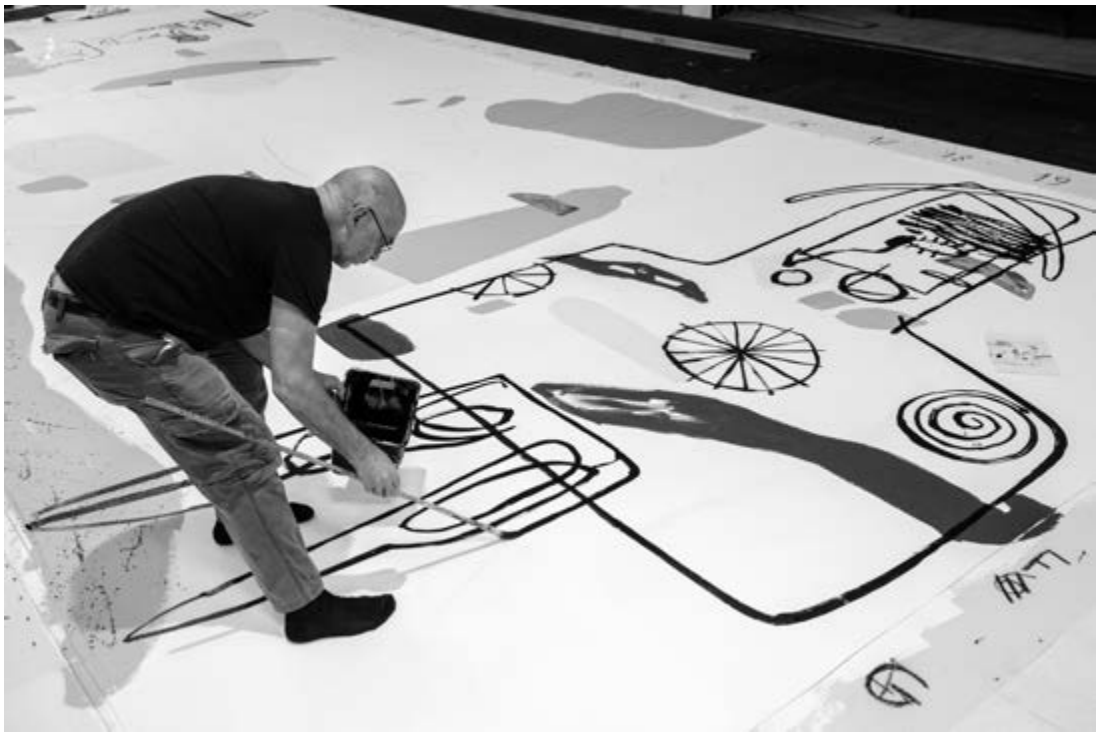
Oui, le dessin est une écriture pour moi. Ce qui m'intéresse c'est ce qu'on raconte. Avec toutes les nuances dans le mot raconter, la manière dont tu racontes et la manière dont tu écris. Dans l'art de la calligraphie chinoise ou japonaise, ce que tu racontes est la manière dont tu dessines la lettre. Si tu écris un poème, c'est aussi la manière dont tu le dessines. Le trait donne le ton, c'est cela qui compte. Cela d'ailleurs, tout dessinateur, d'où qu'il soit, Klee ou Basquiat, le sait.

Sur quel support dessines-tu ?

Toutes sortes de papier. Mon univers c'est le dessin, donc le papier est mon environnement. C'est le support sur lequel je travaille depuis toujours. Le papier est un support magique : impossible d'y échapper. J'ai essayé vainement d'autres choses, je reviens sans arrêt au papier. Il est un univers en soi. Tous les papiers que j'utilise sont différents : asiatiques, japonais, coréens, chinois, italiens, français aussi car on a une belle tradition de papier en France. J'ai toujours fait attention au papier.

À t'écouter, plus qu'un support, le papier constitue une inspiration et un matériau dans ton travail ?

Oui, le papier fait partie de mes collectes. Mes collectes, c'est ramasser un ticket de gare au fin fond de la banlieue new yorkaise ou acheter plein de vieilles étiquettes dans un magasin de Barcelone… J'ai toujours aimé faire résonner le trait avec des petites choses. J'accumule moins mais j'ai accumulé beaucoup. Comme tous ces papiers que je trouve et achète au marché aux puces de New-York, dans des endroits improbables parfois. J'achète comme cela des liasses d'enveloppes parce que graphiquement le timbre, l'adresse, l'écriture manuelle, tout cela me touche. Et après je m'en sers. Par exemple, pour l'exposition que je viens de faire à Pékin cet automne, je me suis servi d'une correspondance que j'avais achetée entre une femme et un médecin. Elle envoyait des photos d'elle, c'est assez émouvant. Je n'ai même pas lu les textes, je ne suis pas indiscret ! Ce n'était pas l'histoire qui m'intéressait, juste la graphie. La plasticité, l'esthétique de l'objet, sa beauté m'inspirent, et après j'en fais mon histoire. C'est devenu les *Love letters pour Pékin*. Peut-être un jour, tant qu'il me reste de ces lettres, il faut que je fasse un sujet sur ces deux amoureux.



©Jacques Grison

Pour toi, y-a-t-il un lien entre le papier et la couleur ? Dans tes collages par exemple, est-ce que tu introduis la couleur grâce au papier ?

C'est surtout le papier et l'encre. J'ai un drôle de rapport à la couleur, car je suis d'abord un dessinateur. Et je pense que la couleur doit dessiner autant que le trait. Dans mon panthéon d'artistes que j'admire, il y a d'abord des dessinateurs. En tous cas, c'est leur dessin qui me séduit plus que leur peinture souvent. La couleur, ce sont les papiers rapportés quand je fais du collage. Et je vois le livre comme un théâtre de papier, pas comme une suite de tableaux. Pour chaque livre, je travaille en me faisant des petits nuanciers, une ambiance couleurs avec 3 ou 4

couleurs, parfois moins. Le rouge est une couleur que j'utilise beaucoup. Le rouge est la première couleur qu'on voit. Je crois que c'est la première couleur que les enfants perçoivent. Quand je fais une bichromie, c'est souvent le rouge que j'emploie. Mais ma première couleur c'est le blanc, même si ce n'est pas une couleur. Pour moi, c'est le blanc. Beaucoup de blanc et le rouge. Le blanc c'est le papier. Dans mes livres, c'est devenu presque une marque de fabrique le blanc.

Ton travail, c'est aussi l'humour ?

L'humour, c'est aussi important que le papier ! L'humour, ça rend léger ce qui est lourd. C'est une manière assez légère de parler des choses sérieuses. Pour donner un petit exemple, je vivais aux États-Unis pendant la crise de 2008 et je travaillais beaucoup pour la presse américaine. C'était une période assez surréaliste. On pensait que le monde allait vraiment s'écrouler. Toutes les banques étaient en train de pleurer misère. C'était une drôle de période qu'on va revivre bientôt visiblement car on n'apprend jamais rien de ces choses-là. Comme j'ai la chance d'avoir un dessin humoristique, j'étais souvent appelé par les journaux qui alors passaient commande ainsi : « C'est terrible, que se passe-t-il, plus rien n'a de valeur, c'est affreux… Tu peux nous faire un dessin drôle ? » C'était assez marrant. Ce qui valait des fortunes ne valait plus rien, et il fallait que je fasse quelque chose avec ces tornades… Je me rappelle avoir fait une couverture pour le *Washington Post* avec un tourbillon de valeurs boursières qui fondaient. Voilà, c'est une manière assez légère de parler des choses sérieuses.

Peux-tu revenir sur cette phrase : « J'ai la chance d'avoir un dessin humoristique » ?

Oui c'est une chance ; enfin je ne sais pas pourquoi je l'ai eue ou je l'ai cherchée. C'est mon dessin qui est comme ça. En fait oui, parce que je dessine assez naturellement des petits bonhommes. Et quand tu dessines des petits bonshommes, tu finis par faire du dessin d'humour. C'est un peu idiot. Ce n'est même pas réfléchi. Mais c'est vrai que déjà étudiant, j'essayais de faire des choses drôles plutôt que réalistes. Le dessin d'humour, le gag, c'est une construction. Le dessin d'humour est un gag réduit à un seul dessin. Ça se rate très vite une chute, tu sais. Après, tu apprends beaucoup de choses en faisant cela. Tu apprends que tu peux beaucoup couper. Tu peux commencer plus court. Tu fais des raccourcis. En fait c'est comme cela que tu réussis un dessin. C'est vraiment l'ellipse. De toute façon quand tu dessines, tout participe, tout se tient. J'aime bien faire rire mais ce n'est pas facile, c'est fatiguant ! Je pense que mes dessins font plus sourire que rire.

Au-delà de la drôlerie que l'objet t'inspire, peut-on voir aussi dans ces œuvres ta sensibilité à l'esthétique de l'objet, ta recherche d'une esthétique du quotidien ?

L'idée, c'est de mettre du dessin partout, oui. À ma modeste mesure. Calder se place à cet endroit-là, il est en permanence dans cette position incroyable de mettre l'art dans la vie. Il y a longtemps, une exposition du musée des Arts décoratifs avait présenté la richesse de ses créations dans les arts de la table, le mobilier, les jouets, les bijoux, la palette de toutes ses merveilleuses inventions d'objets du quotidien pour ses amis. C'est un artiste qui m'a beaucoup impressionné pour cela, qui m'inspire encore aujourd'hui. Personne n'a supplanté cette espèce de gros ours qui, avec ses grosses pattes, a réussi à faire des choses si fines et ludiques qui enchantent la vie de tous les jours.

La poésie également est une source d'inspiration mais aussi de dialogue avec ton trait ?

Je me suis intéressé à la poésie quand j'étais à New-York car la langue française me manquait. Je me suis plongé dans les classiques. Aussi bien Verlaine, Rimbaud, Éluard, Prévert… Cela m'a

vraiment plu et un de mes grands copains, Bertrand, m'a fait découvrir la poésie contemporaine de Perros. Tous ces textes m'ont nourri pendant mes années new-yorkaises et m'ont inspiré, entre autres, à l'occasion de ma première exposition là-bas. Pas facile quand tu es un baratineur qui fait tout le temps des livres ou des dessins qui racontent quelque chose. Un nouveau problème se posait à moi : quels dessins exposer ? Quel genre de narration convoquer ? C'est *Espèce d'espace* de Pérec tu sais : « les tableaux effacent les murs. Mais les murs tuent les tableaux [...] ». Je ne voulais pas d'une exposition d'illustrateur avec une sélection de planches originales. Ce qui me tentait était la prise de risque, la recherche de nouvelles formes. Pour les poser, je me suis appuyé sur la poésie. C'est une manière d'écrire très libre, qui peut parfois avoir beaucoup de sens mais s'appuie souvent sur la liberté du voisinage d'un mot avec un autre. Cela m'allait bien pour chercher ce que je voulais. Une sorte de poésie dessinée en réalité. Je travaille encore ainsi aujourd'hui quand je fais des dessins qui, dans mon esprit, sont destinés au mur. Je crois que j'essaie d'y mettre des idées de manière plus intuitive, moins narrative. De raconter des choses qui ne se racontent pas. La poésie représente pour moi la narration au-delà de la narration. Elle m'introduit à une narration moins construite, plus surprenante bien au-delà de mon travail quotidien dans la communication où je cherche à vraiment donner un sens. Elle est une échappatoire à la narration. Ces dessins libres laissent toute sa place au regardeur, à sa propre imagination ou interprétation. Mais c'est vrai que je garde des codes narratifs : le titre, certaines formes, un personnage ou un groupe de personnages. À partir du moment où je mets toujours un titre à ces dessins, subsiste une forme de narration. J'aime bien jouer avec cela parce que je trouve que cela donne un sens. Mais en même temps je tends vers l'abstraction, c'est une suite logique. Je ne peux pas en parler car je commence à peine. C'est infini comme recherche. Aujourd'hui en tous cas, j'en suis là.

Peux-tu décrire ce rôle important du titre dans tes œuvres ? Comment s'impose-t-il ?

Je prends des bribes de poésie ou je note des mots presque comme une écriture automatique finalement. C'est encore cette histoire de rencontre avec deux matériaux qui m'inspirent. Dans le collage, je mélange du trait et du papier, ici c'est un collage de mots, une rencontre entre le titre et le trait. Parfois le dessin ne se révèle que par le titre qui est la solution. Ça peut aller jusque-là. Je n'ai pas le titre quand je dessine bien sûr. Je fais le dessin de manière un peu aveugle. J'y vais. La main m'emmène. Il se construit de manière libre ce dessin de toute façon. Je viens y rapporter des choses – coller ou rajouter ou recouvrir – pour arriver jusqu'à ce moment précis où je me dis « arrête ». C'est alors seulement quand j'ai produit une petite série de dessins que je mets un titre. Parce je trouve que cela apporte une petite lumière. Et très souvent je les ai cherché dans des poèmes. La plupart du temps je lis des poèmes et je note des mots dans mon carnet. Et mes titres se composent, parfois drôles, parfois poétiques. Sur les sculptures aussi je place des mots ainsi. Parfois, les mots viennent tout seuls, mais souvent je les emprunte à des poèmes. Et j'ai recours à cela également quand je veux mettre des titres dans une langue étrangère. Je vais lire de la poésie dans cette langue. Ce qui n'est pas toujours facile mais ça marche, et ça m'intéresse de glaner des mots de poètes étrangers selon les endroits où j'expose.

Tu évoques la poésie, des rencontres que tu fabriques entre le trait et le mot, te définirais-tu comme un poète visuel ?

Je crois que c'est plutôt une déformation professionnelle parce que je suis issu de ce monde d'édition et de presse, dans lequel je maîtrisais de manière assez intuitive le rapport texte/image. Ou est-ce parce que je viens du monde juif ? C'est vrai que je ne conçois pas bien le dessin sans le verbe. Quand j'étais professeur aux arts-déco, je disais aux étudiants : « Vous avez

deux jambes. On marche avec deux jambes. Une jambe pour dessiner et une jambe pour écrire. Après, faites ce que vous voulez de vos deux mains ! » J'ai cette chance de pouvoir mélanger texte et dessin, de les laisser dialoguer, avancer ensemble. Tu n'as pas une intelligence qui pense d'un côté et une autre intelligence qui s'en saisit et traduit de l'autre. Cela produit une espèce de rapport très naturel, très fluide. Une grande partie de mon travail se fait dans ces allers-retours du trait au mot. Quand j'écris des petites histoires pour faire vivre mes personnages pour les enfants, je les écris et les dessine en même temps. Quand je travaille pour la communication, je dispose des deux outils pour faire passer l'idée. Je pense que c'est le cas aussi pour les dessins qui sont reproduits dans ce livre, mais de manière plus libre, plus intuitive.





©Jacques Grison

Cette manière libre dont tu parles, comment la ressens-tu quand tu crées ? Est-ce que ton geste est le même ?

C'est un peu naïf ce que je raconte mais cette espèce de liberté que les poètes ont… Dans les moments où je me lâche pour ces séries de dessins, oui, il y a une vraie jouissance. Ce qui est intéressant avec le geste, c'est que tu ressens cette liberté. Déjà tu es obligé de bouger ton corps, tu n'es plus assis comme quand tu dessines pour la presse ou l'édition. Quand tu travailles assis à une table, la main est posée et bouge d'une certaine façon. Tu ne peux dessiner que des petits formats. Dès que tu commences à travailler des plus grands formats, tu es obligé de te reculer, donc tu travailles debout, tu te lèves, tu t'assieds, tu travailles par terre… J'aime bien dessiner debout sur des tables à dessin d'architecte. Un jour j'en ai acheté un lot dans une vente aux enchères et je les ai installées partout à la maison, à l'atelier les formats de mes dessins se sont agrandis ! Encore une fois, j'avance à mon rythme. J'avais la trouille des grands formats quand j'ai commencé à dessiner pour les expositions. Je dessinais plus grand, puis un peu plus grand, je dessine sur les murs maintenant ! J'aime beaucoup travailler les grands

formats. C'est un autre rapport au papier, aux choses, à l'espace. Après se pose la question de pouvoir en vivre car il te faut des galeristes qui savent bien les vendre ou des amis qui ont de grands murs !

Ton dessin s'échappe-t-il de la page au mur ? Cela correspond-il à une nouvelle période dans ta vie de dessinateur ?

Quand cela fait longtemps que tu travailles, tu cherches l'aventure. Et quand tu changes de format, tu prends des risques, c'est amusant. Travailler dans l'espace d'un musée est stimulant, il y a beaucoup de paramètres à maîtriser. C'est intéressant de construire un projet dans un lieu en tenant compte du lieu, d'arriver maîtriser les formats, d'accompagner le regard des visiteurs. Car dans le fond, le but reste que les gens soient heureux dans ce qu'on fait. Cela prend du temps, mais maintenant que j'ai fait pas mal d'expositions, je me sens plus à l'aise. Et j'y travaille encore. J'aimerais bien pouvoir créer, tenter d'autres expériences. Entre les projections, les peintures murales, le son et la vidéo, tu arrives à faire des mises en forme incroyables. Tu peux vraiment être dans les histoires et ça, c'est un nouveau sujet pour moi.

Qu'entends-tu par « être dans les histoires » ? L'exposition est-elle une forme immersive pour toi ?

Je fais les choses pour que les gens rentrent dans l'histoire, basculent dedans. Tous ces endroits où tu te mets dans le volume, où tu mets du dessin dans l'espace, m'intéressent car tu changes radicalement de format par rapport au support imprimé. Je travaille avec un rapport inversé où les gens sont physiquement dans les histoires. Donc il faut les accueillir, les emmener, les surprendre, qu'ils aient des émotions… Par exemple au Centquatre pour la première exposition à partir des récits de *La Bible*, pour montrer l'histoire de Caïn et Abel, j'avais fait peindre toute la pièce en rouge sauf les surfaces de projection. Dans l'idée qu'au cours du récit du premier meurtre, le rouge monterait dans la pièce jusqu'au moment paroxystique où tu étais littéralement plongé dans un pot de peinture rouge quand Abel tuait Caïn. Le public ne le voit pas trop, mais il est dedans. Dernièrement pour l'exposition qui était présentée à Genève, on disposait d'un petit espace quasiment clos. Avec Frédéric Boyer, on a eu envie de l'investir pour raconter Jonas. Alors j'ai peint *in situ* l'intérieur du ventre de la baleine ! J'ai fait couvrir toute la pièce d'un rouge brun foncé et je suis intervenu sur le mur en rapportant des bouts de papier, des matières, puis je l'ai souillé avec plein de giclures de peinture. Par-dessus, je projette en boucle le récit de Jonas en animation et un interlude abstrait mêlant des mots avec une illustration sonore électronique qui te plonge peu à peu dans le noir. À la fin, tu entends les seuls battements du cœur de la baleine dans laquelle tu es. C'est assez amusant de plonger le public dans l'histoire, qu'il se sente digéré par la baleine, puis libéré. J'aime développer l'image en mouvement, travailler avec le son. Tu te rends compte à quel point le son est beaucoup plus fort que l'image. Ce qui est une grande frustration pour un dessinateur ! C'est comme la bande-son au cinéma, Hitchcock dit bien cela dans ses entretiens avec Truffaut.

Tu repousses les limites du dessin finalement ?

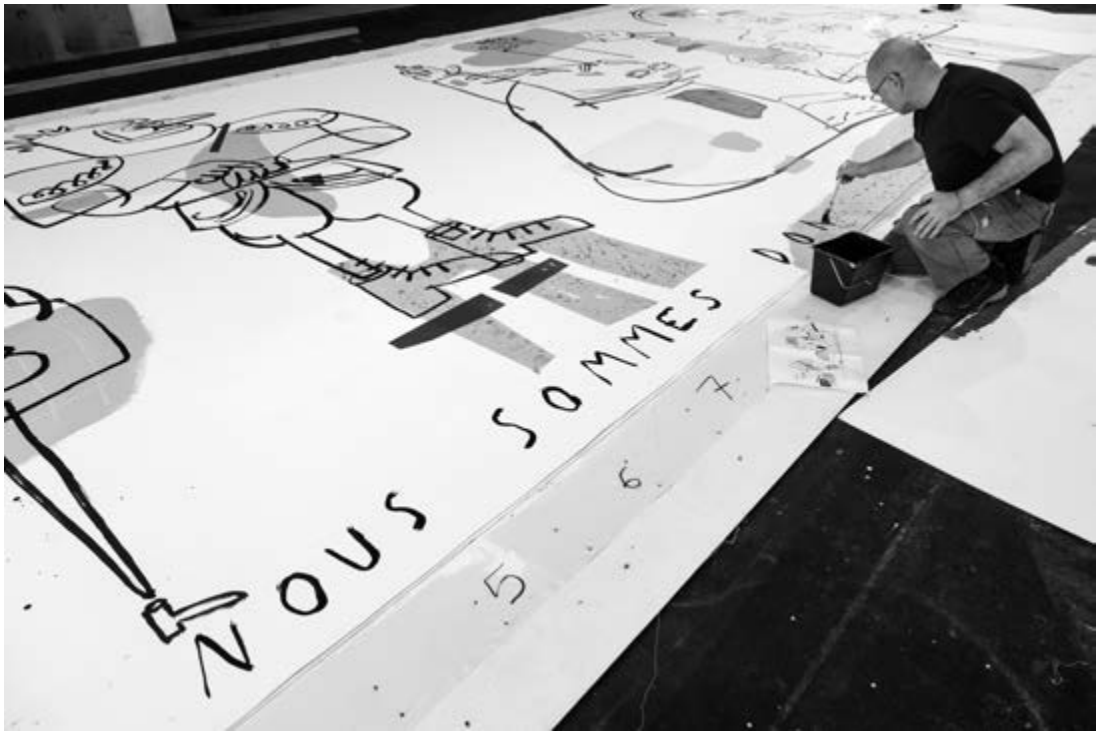
Oui. Je m'intéresse même au dessin qui bouge, qui vient sur du dessin qui ne bouge pas, aux mélanges d'animations et de dessins, à projeter des choses sur des dessins, à la place du narrateur, à l'illustration sonore… Toutes ces choses qui permettent d'avoir des émotions ou des narrations. Tu vois, l'un n'empêche pas l'autre. Modestement, c'est vrai que je me suis toujours employé à diversifier mes outils parce que je trouve cela assommant de faire toujours la même chose. Je peux faire du collage, dessiner ensuite pour un livre, puis faire des grands dessins dans le cadre d'une exposition, revenir aux dessins animés et plancher sur des scénographies

dessinées. En ce moment, on travaille des projets en réalité augmentée. C'est dans l'air du temps, mais c'est encore souvent assez formel et mon envie est de mettre de l'humour là-dedans. C'est assez drôle en tous cas d'essayer. Ces expériences font partie de ma recherche pour exposer le rire.

Tu n'auras jamais fini d'explorer ton dessin alors ?

Il n'y a pas de raison ! Le dessin est un long chemin : on ouvre des portes, on explore, on avance, on évolue, on vieillit avec, on s'autorise… Tout ça fait que petit à petit tu élargis les possibilités de ce que tu peux raconter et la manière dont tu le racontes. Et puis je n'ai pas le choix, je suis un assez piètre danseur !

Propos recueillis par Hélène de Talhouët, 25 juin 2019



©Jacques Grison

« Il y a dans le dessin d'une affiche de théâtre une part de projection, de fantasme. »

J'ai découvert le dessin de Serge Bloch à travers son *UBU*. Cet album jeunesse imaginé avec Massin revisite très librement la fable d'Alfred Jarry, l'histoire insensée du Père Ubu qui, manipulé par sa femme, renverse et tue le roi des Polonais, puis fait exécuter systématiquement les aristocrates du royaume… Le livre *UBU* est une déclaration d'amour au dessin, dans toutes ses dimensions. Car ici, le dessin ne fait pas qu'illustrer : il contamine le texte d'Alfred Jarry, le tord, le colore. Ce jeu avec la plasticité des mots n'est pas sans rappeler, évidemment, les expérimentations graphiques de Dada. Il ne me paraissait pas anodin que cet *UBU* ait pour texte-source une pièce de théâtre. Relu par Serge Bloch, l'œuvre d'Alfred Jarry devenait plus que jamais une partition : en tournant les pages, on voit des mots qui tombent, des mots qui pèsent, des mots qui s'envolent… À travers le dessin, l'histoire parvient dans une forme d'immédiateté et de joie, sans trahir la poésie de l'œuvre-source. La dimension poétique et tendre du trait de Serge se retrouve dans toutes ses réalisations. Je pense en particulier à l'album *Moi, j'attends…* qui évoque l'histoire d'une vie, de l'enfance jusqu'à la vieillesse, à l'aide d'un simple fil rouge.

Quelques mois plus tard, j'étais nommé directeur du Théâtre Gérard Philipe ; j'ai immédiatement proposé à Serge Bloch une collaboration. En échangeant, nous avons convenu qu'il dessine non pas une ou deux affiches, mais l'ensemble des visuels de la saison. Il l'a fait durant six saisons, et poursuit aujourd'hui l'aventure au TNP. J'aime cette idée que tous les spectacles d'un théâtre, qu'ils soient créés, produits ou accueillis par ce théâtre, se rencontrent très concrètement dans un langage commun. La saison théâtrale s'en trouve renforcée dans sa cohérence, et des ponts peuvent apparaître. Des échos très sensibles qui souvent n'avaient pas été anticipés au moment de la programmation.

C'est pour cela que je laisse une grande liberté à Serge Bloch dans la création des visuels. Je lui parle de chaque spectacle, bien entendu, mais en veillant à laisser toutes les pistes interprétatives ouvertes. Cela est particulièrement fort pour cette saison 2021-2022, où la majorité des spectacles programmés sont des créations. Pour certains, le texte n'existe même pas encore ! Les affiches, souvent dessinées bien en amont des spectacles, relèvent donc de la narration libre. Comme pour un metteur en scène qui imagine des figures se dresser à partir des êtres de papier, il y a dans le dessin d'une affiche de théâtre une part de projection, de fantasme.

En arrivant au TNP, je tenais à ce que les artistes soient au cœur de la création et de la transmission. Parmi eux, des metteurs et metteuses en scène, un chorégraphe, une musicienne, mais aussi un traducteur, un photographe, deux graphistes et un illustrateur : Serge Bloch. Toutes ces personnes sont des compagnons de route. Ils ont comme point commun d'allier une très grande exigence dans leur art à une volonté farouche de le partager humblement. La fidélité avec chacun d'entre eux m'importe énormément, d'autant plus au moment où je m'installe dans une nouvelle grande maison. D'autant plus lorsque cette grande maison porte l'imposant sigle « TNP ». Il faut de l'imagination, de la fantaisie pour mener une si grande entreprise. Ces deux qualités sont fondatrices du travail de Serge Bloch. Il me semble que son trait est populaire, au sens premier du terme. Son désir artistique est simple et grand ; son dessin fait sourire et parfois émeut.

À mon arrivée au TNP en 2020, j'ai voulu inventer une charte graphique qui tranche avec celle des dernières années. Ouvrir cet espace à la couleur, à la joie et au dessin. Proposer des affiches qui soient aussi des œuvres d'art. Je ne sais pas si Serge Bloch est « le Jacno du XXIe siècle », mais il est certain qu'en observant les affiches de l'époque de Jean Vilar, on

sent qu'une filiation existe. Comme Jacno, Serge Bloch est l'auteur d'une œuvre foisonnante, labyrinthique et les objets qu'il édite ne sont que le sommet d'un iceberg fait d'innombrables esquisses ou travaux préparatoires bruts. Son atelier est un véritable cabinet de curiosité. On prend plaisir à s'y promener et à rencontrer ses multiples petits bonshommes. Serge Bloch le confie parfois : maintenant, ils ont presque leur vie propre. Les créatures émancipées de leur créateur…

Cet automne 2021 marque la réouverture de notre théâtre ; pour moi, il s'agit presque d'une ouverture. À cette occasion, il était essentiel de laisser une carte blanche à Serge Bloch, afin que les spectateurs et spectatrices puissent plonger dans l'immensité de son travail. Durant plus d'un mois, ses œuvres composites habiteront plusieurs espaces du théâtre. Comme des petits personnages échappés de la scène, ils viennent accueillir le public dans les espaces où le spectacle n'a pas encore lieu. C'est là que ses mille et un personnages joueront leurs scènes, faites de mots volés à Shakespeare, de traits improvisés, de silhouettes aux traits exagérés, de figurants aussi. Un hommage au théâtre, à la poésie et au dessin.

Jean Bellorini, octobre 2021.

« Faire une affiche, c'est mettre une image dans la rue, dans le métro, dans la vie des gens. »

Depuis la saison 2020-2021, Serge Bloch imagine les affiches des spectacles du TNP. À la demande de Jean Bellorini, il ouvre une nouvelle ère graphique et esthétique, notamment par la place fondamentale donnée au dessin et aux couleurs vives, joyeuses.
En concertation avec l'équipe de graphistes de l'agence Dans les villes, il cherche à inventer une lisibilité franche tout en se glissant dans l'héritage graphique du TNP. D'emblée, il est apparu que la police Chaillot et le logo TNP ne supporteraient pas d'être modifiés. En revanche, il était possible de sortir de l'image bicolore et de l'exclusivité du texte. Ils optent ainsi pour une polychromie totale, tout en gardant une architecture claire, une grammaire commune à chacune des affiches.
Ces affiches, souvent dessinées bien en amont des spectacles, relèvent de la narration libre. Comme pour un metteur en scène qui imagine des figures se dresser à partir des êtres de papier, il y a dans le dessin d'une affiche de théâtre une part de projection, de fantasme…







En observant des affiches d'époque de Jacno, la filiation apparaît. Le graphiste et illustrateur variait lui aussi les tons et travaillait à partir de dessins.



« Une de mes belles expériences professionnelles de ces dernières années a été celle que je connais encore aujourd'hui avec les affiches pour le théâtre, ma rencontre avec Jean Bellorini et son équipe.
Je crois que Jean avait vu mes dessins dans une édition d'*UBU* et il s'est dit que ce serait intéressant de mettre ces images dans l'univers du Théâtre Gérard Philipe dont il venait de prendre la direction. On s'est tout de suite compris, enfin je crois…
On a construit avec nos amis de Dans les Villes, Philippe Delangle et François Rieg, mes complices graphiques de toujours, la communication du TGP.
Pendant 6 saisons, j'ai dessiné les affiches des spectacles. On en a fait une centaine.
Faire une affiche, c'est mettre une image dans la rue, dans le métro, dans la vie des gens. C'est ouvrir une fenêtre dans la ville et apporter de l'émotion, de la légèreté ou de la gravité dans l'espace public. C'est une création collective, chaque image est dessinée assez spontanément. On en discute, parfois c'est rapide, parfois un peu plus compliqué mais c'est toujours la liberté, la surprise, la poésie qu'on essaie d'atteindre. On a essayé de créer un univers poétique, narratif et libre mais aussi une identité forte et cohérente.
Quand Jean a été nommé au TNP, il m'a proposé de le suivre. Inutile de dire que je n'ai pas hésité un instant. Le TNP est un endroit différent et pas juste parce qu'on changeait une lettre dans le nom du théâtre. Le TNP a une histoire de création, une identité très forte, Jean Vilar bien sûr, Jacno ont marqué le lieu. Jacno a créé ce caractère, la Chaillot qui est toujours utilisé et dessiné des affiches qui ont marqué l'image du TNP…
Alors que faire quand on doit mettre ses pieds dans de si grandes chaussures…
Et bien, continuer ce qu'on sait faire.
Avec l'équipe du TNP et Dans les Villes, apporter de la couleur dans la vi(ll)e. »

Serge Bloch

Une exposition en plusieurs dimensions

Pour cette exposition pensée comme une carte blanche, Serge Bloch a pris plaisir à investir plusieurs endroits du théâtre. En passant d'un espace à l'autre du théâtre, ses œuvres protéiformes prennent vie et dialoguent.

« Regarde avec tes oreilles » – Grand théâtre, hall

Dans le hall, impossible de passer à côté de plusieurs structures verticales et cubiques. Fabriquées dans les ateliers du TNP spécialement pour cette exposition, ces colonnes donnent le ton du reste de l'exposition. La célèbre citation du *Roi Lear* invite les visiteurs à toujours faire un pas de côté…

Rétrospective – Grand théâtre, mezzanine

Dans la mezzanine, une installation met à l'honneur les commandes diverses faites à l'artistes. La rétrospective se déploie sur six lés de papiers peints, chacun voué à une catégorie : dessins de presse, édition, communication, etc. Des vitrines présentent quelques-uns des nombreux livres auxquels a collaboré Serge Bloch.

Le petit cinéma de Serge – Petit théâtre, rez-de-chaussée

Les ateliers de TNP ont réalisé une cabine de projection sur mesure, où des courts films d'animation s'enchaînent durant quinze minutes. On y verra notamment quatre films réalisés à partir de poèmes Frédéric Boyer, ainsi que deux autres adaptés de livres de Serge Bloch… Plus que jamais, le trait prend vie !

« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves » – Petit théâtre, niveau -2

C'est la plus grande pièce de l'exposition : une grande toile de 11 mètres sur 5, peinte par Serge Bloch aux ateliers de construction de décors du TNP. Cinq archétypes shakespeariens sont revisités : le fou, un prince, Lear, Cordélia et une sorcière… Immenses, tout à la fois comiques et tragiques, ils donnent l'impression de chercher à tout prix un lieu à leur (dé)mesure.

La galerie – Petit théâtre, niveau -2

Une cinquantaine de dessins clôt l'exposition, ouvrant une autre fenêtre sur le travail de Serge Bloch. Ici, des variations et des travaux en série se déploient dans une forme d'épure. Même sous cadre, les silhouettes respirent de vitalité.

Le TNP en réalité augmentée

La réalité augmentée permet d'intégrer au sein d'un environnement réel des éléments virtuels en 3D. Serge Bloch prolonge encore son tracé à l'aide de cette technologie. Sous nos yeux, ses dessins s'animent ; son trait expressif se déploie en toute liberté, par-delà le seuil de la page.

Cette saison, les affiches de huit spectacles sont concernées :

- l'illustration de la saison 2021-2022
- *Archipel* d'Italo Calvino, mise en scène Nicolas Musin
- *Entre chien et loup* d'après Lars Von Trier, mise en scène Christiane Jatahy
- *Le Jeu des Ombres* de Valère Novarina, mise en scène Jean Bellorini
- *La réponse des Hommes* de Tiphaine Raffier
- *C'est tout.* de Thierry Thieu Niang et Marie Vialle
- *Tartuffe-Théorème* de Molière, mise en scène Macha Makaeiff
- *L'Île d'Or – Kanemu-jima* d'Ariane Mnouchkine

Mode d'emploi

La première fois que vous verrez apparaître un QR code sur une affiche TNP :
1. Téléchargez gratuitement l'application **TNP réalité augmentée** sur l'App Store ou Google Store.
2. Autorisez l'accès à votre caméra.
3. Pointez votre téléphone sur l'affiche et regardez-la s'animer…

Pour donner vie
aux illustrations
de Serge Bloch,
il suffit de scanner !

Serge Bloch

Il commence à dessiner dès les années 1970. En 1978, il entre aux Arts décoratifs de Strasbourg et suit les cours d'illustration de Claude Lapointe. Il commence à dessiner dans l'édition et la presse jeunesse, et construit au fil des ans un style à la fois simple et expressif. Il invente notamment les personnages de Max et Lili, avec Dominique de Saint Mars, ou de SamSam. Leurs aventures se déploient aujourd'hui dans des centaines d'épisodes.
Serge Bloch a été directeur artistique de Bayard, où il a croisé nombre de photographes, d'illustrateurs, de graphistes. Il partage aujourd'hui son travail entre la presse, l'édition, la communication. Ses dessins sont publiés dans des journaux et des magazines en France et à l'étranger (*New York Times*, T*he Wall Street Journal*, *Time*…). Il aime les grands dessinateurs américains, comme William Steig, Robert O. Blechman, Saul Steinberg, ainsi que des dessinateurs français : Sempé, Jean Bosc, Chaval ou l'illustratrice Mireille Vautier.
Depuis une dizaine d'années, il présente des expositions et des installations faites à partir de ses dessins. Sa dernière exposition, *Boîtes à rire*, a été présenté au Centquatre, à Paris, en 2020. Cette toute dernière exposition, *L'art conserve*, est l'occasion pour lui de présenter l'ensemble de son travail aux spectateurs du TNP. Après avoir dessiné les affiches du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis pendant six saisons, Serge Bloch et Jean Bellorini poursuivent en effet leur collaboration à Villeurbanne : depuis la saison 2020-2021, Serge Bloch signe toutes les affiches du TNP. Une manière de renouer avec l'histoire graphique du TNP, puisque l'on sait qu'un autre grand illustrateur, Jacno, a marqué dans les années 1950 l'identité graphique de ce théâtre.
→ sergebloch.com

Mireille Vautier

Diplômée de l'école des Arts décoratifs de Paris, elle a fait de l'illustration pendant 20 ans, principalement dans l'édition. Depuis une quinzaine d'année elle se consacre à un travail plus personnel composé de dessins, peintures, sculptures et installations qu'elle expose dans différents lieux en France et à l'étranger, Paris, Avignon, Brooklyn, Charleston, Séoul, Bucarest… Parallèlement, Mireille Vautier a participé à la conception et à la réalisation de plusieurs expositions de Serge Bloch dont celle qui est présentée ici au TNP.
→ mireille-vautier.com

Bibliographie

- *L'ennemi*, Davide Cali et Serge Bloch
- *Ubu roi*, Alfred Jarry, Serge Bloch, Massin
- *La la langue : comment tu as appris à parler*, Aliyah Morgenstern, Susie Morgenstern, Serge Bloch
- *La Rue de l'ours*, Marie Desplechin et Serge Bloch
- *Moi, j'attends…* Davide Cali et Serge Bloch
- *Un appétit d'oiseau ; et autres expressions autour de la nourriture, en anglais et en français*, Serge Bloch
- *La grande histoire d'un petit trait*, Serge Bloch
- *3, 2, 1, dessin !* Serge Bloch
- *SamSam*, Serge Bloch
- *Max et Lili*, Dominique de Saint Mars et Serge Bloch
- *Zouk*, Nicolas Hubesch et Serge Bloch
- *Sam et son papa*, Serge Bloch
- *Jésus, l'histoire d'une parole*, Frédéric Boyer et Serge Bloch
- *Bible, les récits fondateurs*, Frédéric Boyer et Serge Bloch
- *L'École de Léon*, Serge Bloch
- *Voler dans les plumes*, Serge Bloch

Informations pratiques

Tarifs spectacles 2021-2022

- **25 €** plein tarif
- **20 €** retraités, groupe à partir de 8 personnes (aux mêmes spectacles et aux mêmes dates)
- **14 €** demandeurs d'emploi, carte mobilité inclusion, accompagnateur PSH, personnes non imposables
- **12 €** moins de 30 ans, professionnels du spectacle
- **8 €** élèves des écoles de théâtre partenaires, participants aux ateliers de pratique artistique
- **7 €** bénéficiaires de minima sociaux (CMU, RSA, AAH)

Billetterie

du mardi au vendredi de 14 h à 19 h
et le samedi de 15 h à 19 h
04 78 03 30 00
billetterie@tnp-villeurbanne.com

Adresse

8, place Lazare-Goujon
69 627 Villeurbanne cedex
tnp-villeurbanne.com

L'accès au théâtre avec les TCL

métro : ligne A, arrêt Gratte-Ciel
bus : ligne C3, arrêt Paul-Verlaine
lignes 27, 69 et C26, arrêt Mairie de Villeurbanne

Le parking Hôtel de Ville

tarif préférentiel : forfait de 3 €
pour quatre heures de stationnement
À acheter le soir même, avant ou après la représentation, au vestiaire du TNP.

Une invitation au covoiturage

- sur le site du TNP, sans inscription et gratuite
- sur covoiturage-grandlyon.com

Stations Vélo'v

nº 10027 Mairie de Villeurbanne, avenue Aristide-Briand
nº 10019 angle rue Racine et rue du 4-Août